VIII

L'APOTHÉOSE DE NÉRON-*KOSMOKRATOR* ET LA COSMOGRAPHIE DE LUCAIN AU PREMIER LIVRE DE LA *PHARSALE* (I, 45-66)

PAR PASCAL ARNAUD
Maître de conférences à l'Université de Bordeaux III
Domaine universitaire — Esplanade M.-de-Montaigne, 33405 Talence, Cedex

SOMMAIRE. — *Lorsqu'il décrit l'apothéose de Néron, Lucain, tant en matière d'***astronomie** *que de* **géographie,** *ne renvoie pas à la* **cosmologie** *élaborée par la* **science grecque,** *qu'il n'ignore pas. Il a en tête des visions du monde d'apparence plus archaïque, voire homérique, admises par* **convention** *et inspirées par des considérations* **religieuses** *et* **philosophiques.** *On en trouve de nombreux échos dans la* **cartographie (ancienne et médiévale),** *dans l'***astrologie,** *dans l'***iconographie,** *dans l'***architecture** *et chez les* **poètes,** *et elles semblent avoir été très répandues. Conformément à la* **vision stoïcienne** *de l'***âme du monde,** *Lucain, qui refuse un* **catastérisme** *banal, représente Néron immobile au centre de la voûte céleste, à l'aplomb de* **Rome, centre de la terre habitée,** *dans la position dévolue au* **dieu suprême.**

EPITOME. — *Cum inter diuos relationem Neronis Augusti describeret Lucanus, tam de geographia quam de astronomia, ordinem mundi minime secundum Graecorum doctrinam concepit, quanquam hanc doctrinam optime cognouisset. Maxime uero usus est doctrinis ualde antiquis, attamen peruulgatis religione ac philosophia Neronis temporibus, quibuscum nullo modo consentiebat, nisi ex conuentu religionisue gratia. Cuius cosmographiae, quasi homericae, imaginem afferunt cum tabulae geographicae uetustioris aeui tum iconographia nec non architectura uel operae poetarum. Etenim secundum Stoicorum doctrinam, Lucanus Neronem adfixit Augustum medio ac summo uniuerso, ad fastigium caeli, positum, super Romam, medio orbe terrarum sitam, sicut conueniebat deo maximo id est animae mundi.*

Dans un passage illustre du premier livre de la *Pharsale*, Lucain, comme Virgile avant lui, promet l'apothéose à son souverain. Il le fait en ces termes :

(...) Te, cum, statione peracta
astra petes serus, prælati regia cæli
excipiet gaudente polo : seu sceptra tenere,
seu te flammigeros Phoebi conscendere currus
telluremque nihil mutato sole timentem
igne uago lustrare iuuet, tibi numine ab omni
cedetur, iurisque tui natura relinquet,

quis deus esse uelis, ubi regnum ponere mundi.
Sed neque in arctoo *sedem tibi legeris* orbe,
nec polus aduersi calidus qua uergitur Austri
unde tuam uideas obliquo sidere Romam.
Aetheris immensi partem si presseris unam,
sentiet axis onus. Librati pondera caeli
orbe tene medio ; *pars ætheris illa* sereni
tota uacet, nullæque obstent a Cæsare nubes.
Tum genus humanum positis sibi consulat armis,
inque uicem gens omnis amet ; pax missa per orbem
ferrea belligeri conpescat limina Iani.
Sed mihi iam numen, nec, si te pectore uates
accipio, Cirrhea uelim secreta mouentem
sollicitare deum Bacchimque auertere Nysa :
tu satis ad uires Romana in carmina dandas.

(Lucain, *Bell. Ciu.* I, 45-66.)

« Toi, lorsque, ta mission remplie, tu gagneras le ciel — mais n'aie point de hâte ! —, tu seras reçu dans le palais céleste de ton choix et les cieux seront dans l'allégresse : qu'il te plaise de porter le sceptre ou de monter sur le char étincelant de Phébus et de parcourir de tes feux errants la terre qui verra sans crainte ce changement de soleil, toute force divine te cèdera le pas et la nature te laissera le pouvoir de choisir quel dieu tu veux être et en quel lieu tu entends *fonder l'empire de l'univers*. Mais ne choisis pas ton séjour dans *la région de l'Ourse*, ni là où, à l'opposé, le ciel torride de l'Auster s'incline : d'un tel emplacement, tu jetterais sur ta chère Rome un regard oblique. Si tu pèses sur une seule des parties du ciel, l'axe se ressentira de cette charge : *au centre de l'univers*, tiens en équilibre les masses du ciel ; que cette partie de l'éther *lumineux* reste entièrement vide d'occupants et que nul nuage ne vienne faire obstacle à César. Qu'alors, le genre humain, déposant les armes, veille à son bien-être et que tous les peuples se vouent un amour mutuel ; que la Paix, lancée à travers le monde, tienne en respect les seuils de fer du belliqueux Janus. Mais, sans attendre, tu es déjà mon dieu et si, poète inspiré, je te reçois dans ma poitrine, je renonce à déranger le dieu qui révèle les arcanes de Cirrha et à détourner Bacchus de Nysa : tu donnes assez de force à un poème romain ».

Nul ne doute plus aujourd'hui que cette description de l'apothéose de Néron, dont nous proposons ici une traduction qui s'écarte en plusieurs points de celle que l'on admet d'ordinaire[1], doive être

1. Ces points sont mis en relief par la typographie dans les textes latin et français.

prise au sérieux[2]. Il n'en reste pas moins que le détail de l'interprétation du passage reste soumis à controverse et n'a pas encore été l'objet d'un système d'explication entièrement cohérent, malgré une bibliographie très abondante. De fait, quand bien même le sens général de ces vers nous apparaît clair et nous suggère une divination de Néron au centre du ciel, dans une position susceptible d'assurer au mieux l'équilibre de l'univers[3], dès que l'on entre dans le détail du texte, les difficultés de compréhension littérale sont considérables, et l'on se trouve confronté à des contradictions apparentes dans le système qui sert de cadre à l'apothéose de Néron[4].

La question qui a suscité la prolixité des commentateurs a ainsi été la localisation exacte du séjour divin de Néron, en réponse à une question formulée par le poète lui-même : *iurisque tui natura relinquet / quis deus esse uelis, ubi regnum ponere mundi* (vv. 51 sq.) que l'on traduit d'ordinaire : « et la nature te laissera maître de choisir quel dieu tu veux être et en quel point de l'univers tu veux établir ton royaume »[5]. Le texte serait-il alors construit comme une énigme? Dans ces conditions, l'auteur aurait mis trop de zèle à nous priver d'une solution qui est essentielle au genre même de l'énigme et doit être comprise dans les termes mêmes de l'interrogation.

De fait, la réponse, tous les commentateurs en conviennent, est nécessairement contenue dans le passage de Lucain, et ce défi apparemment lancé par le neveu de Sénèque à la sagacité des savants semble avoir triomphé, par-delà les siècles, de la subtilité de leurs raisonnements. L'irritant problème de la localisation exacte, et donc du sens profond, de l'apothéose de Néron serait-il donc sans solution, ou faut-il au contraire s'éloigner des principes communs aux fondements de toutes les interprétations proposées jusqu'à ce jour?

La plupart des commentateurs, sans doute avec quelque raison, ont situé dans l'implicite les deux clés de lecture probables du texte.

2. Cf. P. Grimal : *L'éloge de Néron au début de la* Pharsale *est-il ironique?*, dans la *R. É. L.*, 38, 1960, p. 296 sq. (= *Rome, la littérature et l'histoire* [*Coll. de l'École Française de Rome*, 93], Rome, 1987, p. 125-134), et après lui, avec une argumentation différente, E. Paratore : *Néron, et Lucain dans l'exorde de la* Pharsale, in *Neronia 1977 (Actes du 2e colloque de la Société Internationale d'Études Néroniennes [Clermont-Ferrand, 27-28 mai 1977])*, Clermont-Ferrand, 1982, p. 93-102.

3. Cf. J. Brisset, *Les idées politiques de Lucain*, Paris, 1964, p. 196 : « il devra se placer dans la partie centrale du ciel »; le même, p. 199 mettait l'accent sur l'empire et voyait dans tout le passage une injonction faite à Néron de ne pas déplacer le centre de l'empire : sa capitale Rome. Pour Eriksson, *Wochentagsgötter, Mond und Tierkreis : Laienastrologie in der römischen Kaiserzeit* (*Studia Græca et Latina Gothoburgensia*, 3), Göteborg, 1956, p. 88 sq., Néron est divinisé dans le signe équinoxial de la Balance, à l'intersection d'un colure, de l'équateur céleste et du Zodiaque. P. Getty, *De bello ciuili*, Cambridge, 1946, *ad loc.*, plaçait Néron divinisé sur l'équateur; Grimal, *R. É. L.*, 38, 1960, *cit.*

4. J. Beaujeu, *L'astronomie de Lucain*, dans *L'astronomie dans l'Antiquité, colloque, Toulouse-Le Mirail, 21-23 octobre 1977*, Paris, 1979, 218 sq.

5. Nous nous éloignons de cette traduction en faisant dépendre, contre la tradition, *mundi* non de *ubi*, mais de *regnum*. Cf. *infra*, p. 173.

La première a trait aux modalités du catastérisme néronien : pour des raisons qui tiennent essentiellement au parallèle formel du prologue de la *Pharsale* et de celui des *Géorgiques*[6], on s'en est généralement tenu à l'hypothèse d'une divinisation zodiacale, que rien ne suggère précisément dans le texte de Lucain que l'expression *medius orbis*, malheureusement sans attestation dans la langue des astronomes et des astrologues pour désigner le Zodiaque[7]. P. GRIMAL lui-même, qui a à plusieurs reprises formulé ce qui nous apparaît comme la solution du problème[8], envisageait une divinisation de Néron à l'intersection de la Voie Lactée et du Zodiaque, dans le signe des Gémeaux[9], se référant aux théories qui plaçaient le séjour des grandes âmes divinisées dans la Voie Lactée, et à la symbolique du signe des Gémeaux. Seul H.-P. L'ORANGE[10], en proposant une divinisation héliaque de Néron, s'écartait de la voie zodiacale traditionnellement retenue.

Chacune de ces théories présente ses attraits et s'accorde généralement bien avec la logique apparente de la divinisation de Néron, du néronisme et de la pensée de Lucain en général, mais force est de reconnaître qu'il est difficile d'en justifier entièrement en se fondant sur le seul texte du prologue de la *Pharsale*. Or, si notre hypothèse est juste, le passage de Lucain devrait à lui seul contenir assez d'informations pour nous aiguiller sans erreur vers le système susceptible de nous permettre d'apporter à l'énigme une solution satisfaisante.

Une deuxième difficulté se présente lorsque nous tentons d'utiliser la deuxième clé de lecture, qui n'est autre que la scène sur laquelle doit se jouer l'apothéose du dernier empereur julio-claudien : tous les savants modernes ont en effet considéré sans discussion que ce catastérisme, réel ou supposé, devait prendre place dans deux des modèles sphériques de l'univers élaborés par la science grecque : les sphères pleines, qui portaient à leur surface l'image des constellations du ciel des fixes et les sphères planétaires, qui montraient à l'intérieur du volume de la sphère l'étagement des orbites planétaires de la terre, centre du système du monde, au ciel des fixes[11].

6. Cf. S. ERIKSSON, *loc. cit.*, qui situe le séjour astral de Néron dans le signe de la Balance, oubliant la prescription des v. 58 sq. de Lucain : *pars aetheris illa sereni / tota uacet*, qui équivaudrait à chasser Auguste de son séjour divin. Cf. aussi, avec d'autres buts, E. PARATORE, *loc. cit.*

7. Les passages cités par ERIKSSON, *loc. cit.* se retournent contre son argumentation et montrent clairement que le mot *orbis* dans le sens d'équateur ou de zodiaque est toujours accompagné de qualificatifs autrement plus précis que le simple *medius* de Lucain.

8. Cf., par exemple, *Le* De Clementia *et la royauté solaire de Néron*, dans la *R. É. L.*, 49, 1971, p. 216 ; mais aussi *R. É. L.*, 1960, p. 296 sq.

9. *L'éloge de Néron au début de la* Pharsale *est-il ironique?*, dans la *R. É. L.*, 38, 1960, p. 296 sq.

10. *Studies on the Iconography of Cosmic Kingship*, Oslo, 1953, p. 31 sq.

11. Cf. G. AUJAC, *Sphérique et sphéropée en Grèce ancienne*, dans *Historia Mathematica*, 3, 1976, p. 441 sq. ; ID., *Globes célestes en Grèce ancienne, der Globusfreund*, 25-27, 1978, p. 117 sq. ; P. ARNAUD, *L'image du globe dans le monde romain : science, iconographie, symbolique, M. É. F. R. (A.)*, 96, 1984, p. 59 sq. L'idée d'orbites concentriques réparties de la terre au ciel

Aucun de ces modèles ne permet toutefois de rendre pleinement compte de la vision cosmographique qui semble se dégager du texte de Lucain : l'idée, très astucieuse au demeurant, de L'ORANGE, qui place Néron sur l'orbite solaire, s'accorde en effet fort bien avec l'esprit du texte et montre à quel point — ce qu'ÉRIKSSON avait beau jeu de taxer de primitivisme mythologique — la divinisation de Néron peut assumer des formes originales, mais elle s'accommode mal de la physique mécanique, d'apparence parfois simpliste, qui semble constituer l'un des pôles essentiels du texte de Lucain ; ainsi, si la plupart des auteurs anciens concède bien au soleil l'*hégémonikon* de l'univers, l'équilibre des masses de la sphère supposé dépendre du séjour divin de Néron n'apparaît nullement dans la reconstitution proposée par ce savant.

Inversement, toute référence à la sphère des fixes, que Lucain semble d'ailleurs bien connaître[12], bute immanquablement sur les difficultés inhérentes au passage qui nous intéresse : comment, par exemple, concilier l'idée d'une divinisation de Néron au milieu du ciel, sur une latitude équatoriale, avec celle d'une position de cet emplacement au zénith de Rome?

Convaincu que les deux clés de lecture du passage résident dans les modalités de la divinisation de Néron et dans la cosmologie qui la sous-tend, nous voudrions, plutôt que de soumettre à un examen critique toutes les entreprises précédentes, relire le texte pour en retirer toutes les indications que le poète a bien voulu nous y laisser, afin d'esquisser une réponse à ces deux questions : la divinisation de Néron ne l'appelle-t-elle pas à des destinées plus hautes qu'un séjour zodiacal, et n'a-t-elle pas pour cadre une vision non scientifique du ciel qui, sans pour autant refléter l'ignorance de Lucain en matière d'astronomie, était à l'époque du poète, et dans un contexte religieux et philosophique, la plus apte à servir de support à l'image de Néron divinisé? Cette étude devrait nous permettre de mettre en évidence la nature profonde de la divinisation de Néron et les modèles de Lucain, en rejoignant deux interprétations précédemment formulées, la première par L'ORANGE, qui voyait en Néron divinisé l'image du *Kosmokrator*, et la seconde par P. GRIMAL, qui représentait, à propos d'un passage de Sénèque[13], le prince « cloué comme le soleil au centre de la voûte céleste »[14].

des fixes semble avoir été propre à des représentations planes, tandis que les sphères planétaires, ayant pour but de représenter les mouvements apparents des astres, semblent avoir comporté des figures autrement plus complexes. Les divinisations zodiacales ou fondées sur l'hypothèse d'un catastérisme ont pour cadre la sphère pleine ; L'ORANGE, *loc. cit.* se réfère à un planétaire en représentation plane.

12. J. BEAUJEU, *art. cit.*, p. 211-213.

13. *Clem.* I.8.3.

14. *R. É. L.*, 49, 1971, cit., p. 216.

* * *

De fait, force est de reconnaître que, plus on se penche sur le texte du prologue de la *Pharsale*, plus l'originalité de la divinisation de Néron apparaît considérable au regard des deux passages auxquels on la compare ordinairement, celui où Virgile promet à Auguste une divinisation astrale dans le signe de la Balance[15] et celui où Sénèque présente l'apothéose d'Hercule[16]. La dépendance, certaine, de Lucain à l'égard de la première, plus problématique à l'égard de l'autre de ces deux sources[17], ne doit pas faire perdre de vue que les parallèles sont plus formels qu'essentiels. Même si, nous le verrons, le stoïcisme pouvait fournir à travers Hercule un modèle à la divinisation de Néron, ce que confirmera l'iconographie, jamais le choix laissé à Hercule de son séjour divin, jamais la proposition polie faite à Auguste de déterminer lui-même son séjour d'élection dans l'éternité ne révèlent l'originalité affirmée par Lucain lui-même pour la divinisation de Néron : car l'apothéose du nouvel Hélios échappera aux règles de la Nature, qui choisira de se plier à la volonté du jeune prince :

iurisque tui Natura relinquet
quis deus esse uelis, ubi regnum ponere mundi (v. 51 sq.).

La Nature, qui est ici le synonyme du Tout — τὸ Πᾶν[18] —, cède donc le pas à celui qu'elle reconnaît comme le *Pantokrator*. On ne peut donc comparer l'apothéose d'un maître du Tout à celle que celui-ci octroie à un autre, comme c'est le cas de l'apothéose d'Hercule[19] ou des empereurs divinisés tels qu'ils apparaissent dans l'*Apocoloquintose*.

Une telle apothéose sera moins le simple octroi à un mortel d'un séjour d'éternité en récompense de l'accomplissement de sa mission[20] que l'épiphanie d'un dieu à part entière. De fait, à vouloir trouver des points de comparaison à la divinisation de Néron, c'est plutôt, selon nous, dans l'apothéose de Romulus que dans le catastérisme zodiacal

15. Virg., *Georg.* I. 24-42.

16. Sén., *Herc. Oet.*, 1565 sq.

17. Pour Virgile, cf. S. Eriksson, *loc. cit.* ; E. Paratore, *art. cit.* ; pour Sénèque, cf. P. Grimal, *Sénèque ou la conscience de l'empire*, Paris, 1978, p. 424 sq. En ce qui concerne Virgile, les commentateurs modernes, ne retenant que la brillante exégèse de J. Bayet, tendent à oublier qu'avant le catastérisme zodiacal, Virgile a proposé à Auguste un empire universel (vv. 25-31).

18. Cf. A. Le Bœuffle, *op. cit.*, p. 228 sq.

19. *Herc. Oet.* 89 sq. : *pater dei sedes.*

20. G. Rocca-Serra, *Exégèse allégorique et idéologie impériale* : l'Abrégé de Cornutus, dans *Neronia 1977 (Actes du 2e Colloque de la Société Internationale d'Études Néroniennes [Clermont-Ferrand, 27-28 mai 1977])*, Clermont-Ferrand, 1982, p. 62 sq. montre d'ailleurs que les humains divinisés pour les bienfaits qu'ils ont dispensés à la communauté, tels que Héraklès, Dionysos, les Dioscures ou même Auguste peuvent être identifiés à l'esprit universel qui chez les stoïciens tient lieu de *Kosmokrator*.

d'Octave du prologue des *Géorgiques* qu'il conviendrait de les chercher. L'empereur dieu accomplit sur terre une tâche (*statione peracta*) qui est indissociable de son retour aux cieux[21]. Non seulement Néron nous est explicitement présenté comme l'aboutissement des destins de Rome (*quod si non aliam uenturo fata Neroni / inuenere uiam*, v. 33 sq.), mais son apothéose elle-même en est le but ultime en ce qu'elle doit être le moteur de la paix et de l'harmonie universelles offertes au monde, et la fondatrice de la cité du monde.

Sur l'identité de ce dieu, Lucain ne se prononce pas de façon définitive, et plusieurs possibilités sont théoriquement offertes à un être qui, loin de s'arrêter sur le ciel des fixes, scène traditionnelle du catastérisme, poursuivra jusqu'à l'éther, séjour des dieux, son ascension dans la gloire, comme l'a déjà bien souligné P. GRIMAL[22] ; mais au bout du compte, l'avènement divin de Néron ne scelle-t-il pas la mort des dieux?

De fait, rien, dans ce passage, ne suggère une divinisation posthume de l'empereur, dont la mort n'est à aucun moment évoquée. Néron, une fois accomplie sa mission sur terre, serait rappelé parmi les dieux et soustrait à la vue des hommes, comme Romulus l'avait été, et comme Mercure-Auguste devait l'être aux dires d'Horace : dieu parmi les hommes, l'empereur était destiné à rejoindre un jour les dieux ses pairs.

Aussi est-il très tentant de proposer, contre l'interprétation, grammaticalement plus subtile, des traducteurs qui construisent ainsi le vers 52 : *ubi mundi regnum (tuum) ponere uelis* et comprennent : « en quel point de l'univers tu veux établir ton royaume », la construction, grammaticalement plus triviale, nous n'en disconvenons pas, qui était déjà celle que retenaient Arnulf d'Orléans[23] et le scoliaste[24] : *ubi regnum mundi ponere uelis*, soit « où tu entends fonder l'empire de l'univers ».

La question de la localisation du palais céleste a en effet déjà été formulée v. 46 sq. (*prælati regia cæli / excipiet gaudente polo*), et semble ici moins essentielle que l'intention d'établir un rapport strict entre la nature de l'empire à fonder et la localisation du séjour divin de son maître : le glissement de *regia* à *regnum* révèle bien le déplace-

21. Thèse analogue chez Horace, *Carm.* I.2.30 sq. : *siue mutata iuuenem figura / ales in terris imitaris, almæ / filius Maiæ, patiens uocari / cæsaris ultor // serus in cælum redeas diuque / lætus intersis populo Quirini...*

22. *Sénèque ou la conscience de l'empire*, Paris, 1978, p. 201 : « le jeune poète contribue à répandre l'idée d'un prince promis non seulement à une destinée astrale (...) mais à jouer un jour dans le ciel le rôle du soleil lui-même ».

23. *Glosule super Lucanum*, B. M. MARTI, éd. (*Papers and Monographs of the Amer. Acad. Rome*, 18), Rome, 1958, *ad loc.* : *ubi regna ponere : id est sedem regni mundani ; uel Roma, uel alibi.*

24. G. A. CAVAJONI, éd. : *Supplementum adnotationum super Lucanum : Libri I-V (Testi e documenti per lo studio dell'antichità, LXIII)*, Milan, 1979, *ad loc.*, qui commente : *Sceptra : « regna cæli » sicut Iuppiter.*

ment du palais, siège du pouvoir, à l'objet de ce pouvoir ; or ce dernier peut fort bien s'avérer déterminant pour l'identification de l'emplacement choisi par Néron pour y ériger son palais, puisque aussi bien, à lire Lucain, cet emplacement semble régi par une sorte de nécessité. Car le séjour d'éternité de Néron ne devait pas être un lieu d'oisiveté, comme l'Olympe de l'*Apocoloquintose*, mais bel et bien le cadre d'exercice d'une puissance toute divine. Or, tout nous suggère que le royaume ainsi fondé n'aura de bornes que celles de l'univers lui-même, puisque aussi bien c'est la nature, Τὸ Πᾶν, le *Totum* qui s'incline devant celui qu'elle reconnaît comme son maître pour le laisser libre du choix de son séjour divin. N'est-il pas dès lors logique de reconnaître en Néron le *Kosmokrator* dont l'empire aurait pour bornes celles de l'Univers, puisqu'il règnerait et régnait déjà[25] sur le *mundus*?

Lucain n'a pas manqué de jalonner la route d'indices pour nous mener sur cette piste : c'est en effet, depuis Alexandre à ce maître de l'Univers céleste et terrestre qu'il appartient seul de fonder la paix et l'harmonie universelles et d'apporter au monde en liesse l'éternel printemps qui doit mettre fin à l'iniquité des climats et des saisons[26].

Le rapport que Lucain suggère entre Néron et les divinités traditionnelles du panthéon romain mérite à cet égard que l'on s'y arrête, car c'est à des dieux, et non des moindres, que doit se substituer Néron lors de son avènement céleste : Jupiter, incarné par le sceptre, symbole de la toute-puissance du maître des cieux (47 : *seu sceptra tenere*) et Hélios, source de la vie (48 : *seu te flammigeros Phœbi conscendere currus*), mais aussi Apollon (64 sq. : *Cirrhea uelim secreta mouentem / sollicitare deum*) et Dionysos (65 : *Bacchumque auertere Nysa*) que le poète n'aura plus à déranger. Mais on n'a sans doute pas assez mis l'accent sur le caractère iconoclaste de ce qui apparaît comme une véritable substitution : elle signe de fait la mort des dieux et consacre l'avènement de leur unique successeur, Néron qui recouvre à lui seul leurs divers aspects. Le texte de Lucain est sur ce point explicité par Calpurnius Siculus, I. 87 sq. qui associe la mort des Pénates de Rome à l'avènement du jeune dieu César, conformément à la titulature du jeune empereur, qui nous le présente comme un homme qui vide l'Olympe encombré de l'*Apocoloquintose* de ses occupants, dont il prend la place, apparaissant comme le nouvel Apollon, le nouveau soleil, le nouveau Zeus, en remplacement des anciens dieux[27]. Cette

25. Cf. Dessau, *I. L. S.*, 8794 = *C. I. G.* VII.1, 2713. Cette célèbre inscription d'Acræphia, en Béotie, qualifie Néron de ὁ τοῦ παντὸς κόσμου κύριος.

26. Pline le Jeune, *Panégyrique de Trajan*, 29 sq. ; 80 ; Calpurnius Siculus, IV.97 sq. : Néron, identifié à Jupiter, commande aux éléments lorsque ceux-ci dépassent la mesure et les ramène à la paix.

27. Cf. E. Cizek, *Néron*, Paris, 1981, p. 87-90, et *I. L. S.*, 8794, 11.34, 42, 49, 52 ; Smallwood, *Documents illustrating the principates of Gaius, Claudius and Nero*, Cambridge, 1967,

vision de Néron régnant seul en remplacement de l'ancien panthéon permet largement de rendre compte de l'expression, trop souvent écartée du débat : *pars ætheris illa sereni / tota uacet* (58).

Encore cette substitution est-elle moins essentielle au regard du problème qui nous préoccupe (définir la nature et le sens de la divinisation de Néron pour résoudre le problème de sa localisation) que la signification, au sein de la pensée stoïcienne, des divinités dont la place est offerte à Néron par le poète : car tous ces dieux sont autant d'hypostases de l'*anima mundi*[28], de l'esprit universel qui pour le Portique domine le monde et tient lieu de *Kosmokrator* en ce qu'il est lui-même le Tout[29]. Sénèque (*Nat. Quæst* II.45) qualifie cet esprit universel de *custos rectorque universi, animus ac spiritus, mundani huius operis dominus et artifex, cui nomen omne conuenit*, et que l'on peut aussi bien désigner de *fatum, prouidentia, natura*, ou de *mundus*, en un mot de *Totum* : τὸ πᾶν.

L'incarnation la plus évidente de cet esprit universel, moteur du monde et source de vie, n'est autre qu'Hélios ; or, s'il est un dieu auquel Lucain, dans ce texte, et Sénèque avant lui, identifient particulièrement Néron, c'est bien le Soleil ; et H.-P. L'ORANGE ne s'y était pas trompé, qui voyait dans le passage une allusion si évidente à cet astre qu'*orbis medius* devait nécessairement pour lui désigner l'orbite solaire, à mi-chemin du ciel et de la terre.

On croit donc être en droit de mettre en doute, avec P. GRIMAL[30], l'hypothèse généralement admise d'un banal catastérisme en accord avec les modalités ordinaires de la *relatio inter diuos* des mortels, et que l'expression *astra petere* n'impose pas[31]. Nous partirons donc de l'hypothèse que nous sommes en présence non d'une divinisation, mais de l'épiphanie de Néron-*Kosmokrator*. Transportés ici hors du cadre normal de la réflexion sur la divinisation astrale des mortels, nous devons nécessairement remettre en question les représentations cosmologiques qui la sous-tendent ordinairement, pour tenter de restituer le décor de scène de l'apothéose de Néron avant d'aller plus avant et de soumettre notre hypothèse à l'épreuve des faits.

nos 145, 146 ; Dion Cassius, LXI.20.5. CIZEK, *op. cit.*, p. 88 indique du reste que les quatre divinités dont Lucain propose la place à Néron lui sont par ailleurs fréquemment identifiées.

28. Cf. G. ROCCA-SERRA, *Exégèse allégorique et idéologie impériale* : l'Abrégé *de Cornutus*, *art. cit.*, p. 62 sq.

29. Pour Apolon-Phébus et Jupiter, cf. Luc. V.93-96 ; IX.578 et le commentaire de HASKINS, dans son édition de Londres, 1887, p. XLIII ; même assimilation de Néron à Jupiter chez Calpurnius Siculus, IV, 93 sq.

30. *Sénèque ou la conscience de l'empire*, Paris, 1978, p. 201, qui voit dans ce passage « l'idée d'un prince promis non seulement à une destinée astrale (...) mais à jouer un jour dans le ciel le rôle du soleil lui-même ».

31. A. LE BŒUFFLE, *op. cit.*, p. 79.

* * *

De fait, toutes les tentatives effectuées à ce jour pour rendre compte de la cosmographie de Lucain à partir de la sphéropée grecque se sont heurtées à des obstacles insurmontables, et ont placé les commentateurs dans une situation délicate : on ne parvient pas en effet à expliquer quelques « erreurs » flagrantes, voire scandaleuses, de la part d'un homme dont les connaissances astronomiques semblent par ailleurs pour le moins solides et à qui on a le sentiment de faire injure dès lors que l'on reconnaît les lacunes réelles ou supposées de sa culture, en sorte que l'on se trouve écartelé entre une impossible défense et une condamnation sans appel que l'on ne parvient à prononcer. Parmi les erreurs couramment citées, rappelons, dans notre texte, la situation de Rome à l'aplomb de l'équateur céleste...[32], mais aussi la position étrangement fixe, en quelque sorte en orbite géostationnaire, de Néron au-dessus de Rome, notion qui apparaît en totale contradiction avec les mouvements de la sphère des fixes et des planètes tels que les a fixés la science grecque.

Mû sans doute par l'idée, du reste globalement vraie, que la sphéropée grecque fournissait à l'*intelligentsia* romaine des références couramment admises en matière de cosmologie, on s'est en général borné à prendre acte des erreurs de Lucain sans chercher à rendre compte du passage qui nous intéresse par des modèles cosmographiques étrangers au ciel des Grecs, peut-être par peur de taxer le poète d'archaïsme. Nous savons pourtant aujourd'hui que les connaissances cosmologiques ne subissent pas seulement un accroissement quantitatif continu et ne reflètent pas uniquement un progrès objectif du savoir, mais que les modèles scientifiques de représentation du monde coexistent, parfois chez d'illustres savants, comme Ptolémée, avec d'autres modèles, d'apparence plus archaïque, appelés par d'autres perspectives, religieuse ou astrologique, par exemple, ou persistent à s'imposer par l'effet du poids des usages linguistiques lors même que l'on entend décrire des systèmes nouveaux.

La difficulté vient, pour le commentateur moderne, de ce que le vocabulaire cosmologique est totalement ambivalent. Les remarquables analyses lexicales de M. Le Bœuffle ont ainsi montré que les mêmes mots étaient susceptibles de posséder un sens technique très précis comme une signification de portée très générale. Le vocabulaire utilisé par Lucain n'échappe pas à la règle : quoiqu'en effet il recouvre largement celui de la sphéropée, rien n'indique *a priori*

32. J. Beaujeu, *L'astronomie de Lucain*, *art. cit.*, p. 218-222.

que les mots *axis*, *polus*, *orbis*, *cælum*, ou *æther* n'ont pas perdu leur sens technique pour désigner le ciel en général.

C'est ainsi que l'on choisit parfois, conformément à l'avis de plusieurs scoliastes, de donner à l'expression *Arctous orbis* du v. 53 son sens technique de « cercle polaire », pourtant indéfendable dans le contexte du prologue de la *Pharsale*. D'une part, en effet, le cercle polaire n'a théoriquement pas de position fixe, puisqu'il est défini par la tangence du cercle de l'horizon, variable pour chaque latitude d'observation, à un cercle parallèle à l'équateur[33] ; d'autre part, si nous évitons à Lucain un injuste procès en admettant que les cercles polaires pouvaient être placés conventionnellement sur des sphères établies pour l'horizon de Rhodes, l'expression en question est indissociable de celle à laquelle elle s'oppose (v. 54) : *polus auersi* (*aduersi* VSUQp) *calidus qua uergitur Austri* : « là où la zone chaude de l'Auster opposé s'incline », où l'on reconnaîtra au passage la vieille idée archaïque de l'inclinaison de la terre du Nord au Sud[34]. Dans ce deuxième terme de l'opposition, le mot *polus* a son sens le plus général et désigne le ciel ou l'une de ses parties ; *orbis* et *polus* se répondent si exactement que l'on ne saurait raisonnablement leur donner que le sens très général de « zone ».

Dans notre tentative de reconsidérer la vision cosmologique qui anime Lucain dans ce texte, le passage sur lequel nous venons de nous arrêter va nous entraîner aux antipodes de la sphéropée grecque dans un système plus archaïque, mais plus familier aux poètes, aux astrologues et sans doute aux lecteurs de la Rome impériale. Il appelle en effet un parallèle avec le texte, très voisin, des vers 1565 et suivants de l'*Hercule sur l'Oeta* de Sénèque :

Sed locum uirtus habet inter astra.
Sedis Arctoæ spatium tenebis?
An grauis Titan ubi promit æstus?
An sub Occasu tepido nitebis
Vnde commisso resonare ponto
Audies resonare Calpenæ loca quæ sereni
Deprimes cæli?

On constate que les deux passages entendent également établir un rapport entre le ciel et la terre. Dans les deux cas, le dieu promis à un séjour divin a la possibilité de s'établir dans la zone de l'Ourse ou dans la zone torride, qui constituent les deux limites septentrionale

33. Dans deux cas extrêmes, observateur à l'équateur ou observateur à un pôle, le cercle polaire se réduit respectivement à un point — le pôle — ou à l'équateur lui-même. Le cercle polaire n'apparaît pas chez Aratos.

34. Cf. J. Beaujeu, *art. cit.*, p. 221, à propos de IX.852 sq. et IX.866 sq. ; on en a ici un autre exemple.

et méridionale ; dans les deux cas, il préférera une position médiane, dans la zone tempérée habitable : au-dessus de Gadès, sur l'équateur de l'œcumène, pour Hercule ; à Rome, dans une position que l'on s'accorde à reconnaître comme équatoriale au regard de la terre habitée comme au regard de la sphère céleste, pour Néron.

La première différence remarquable avec la sphéropée grecque est que le ciel retenu ici se limite à l'œcumène, dont d'autres sources nous montrent qu'elle est traversée selon son axe médian Est-Ouest par le *cursus solis*[35]. Dès lors, nous pénétrons dans un système sans rapport direct avec celui que l'on admet d'ordinaire comme modèle de référence de Lucain. L'œcumène occupant en général dans l'esprit des anciens moins d'un quart de la surface du globe[36], c'est une refonte totale du système que nous impose cette réduction : la sphère céleste des Grecs adoptait en effet un système de correspondance des cercles célestes et des zones terrestres, puisqu'elle projetait sur la surface du globe terrestre les cercles fondamentaux de la sphère : équateur, tropiques et cercles polaires ; ces cercles déterminaient cinq zones climatiques, parfois contestées[37], mais très généralement admises : à proximité des pôles, par lesquels passe l'axe de rotation de la terre, deux zones gelées impropres à la vie ; une zone intertropicale torride non moins impropre à la vie et au centre de chaque hémisphère et entre les zones torride et gelée, une zone tempérée, seule habitable. Il est clair que Sénèque comme Lucain assignent pour limites à leur ciel les limites climatiques de la zone tempérée, qui sont aussi celles de la terre habitée, dont Sénèque donne également le terme occidental (Gadès et le détroit de Gibraltar).

Alors que la sphère des Grecs était à l'origine de l'image de la Terre, dont les cercles et la forme étaient ceux du *cælum* projetés à sa surface, le monde céleste de Lucain a pour point de départ l'œcumène ; le ciel se voit ainsi réduit à une peau de chagrin, et toute sa structure se trouve modifiée du fait d'une correspondance trop étroite avec la terre habitée : son équateur, ou du moins la ligne d'équilibre qui en tient lieu, loin de séparer les deux hémisphères, fonction parfois dévolue au zodiaque, se trouve coïncider avec l'équateur de l'œcumène,

35. Stace, *Theb.*, I.156 sq. : *(...) Quid si peteretur crimine tanto / limes uterque poli, quem Sol emissus Eoo / cardine, quem porta uergens prospectat Ibera? / Quasque procul terras obliquo sidere tangit / auius, aut Borea gelidas, madidiue tepentes...* Les points cardinaux se réduisent à deux points sur la mappemonde.

36. A l'intérieur de l'hémisphère Nord, la seule partie tempérée, et non l'hémisphère Nord dans son ensemble : l'Auster ne désigne pas la zone équatoriale, comme le pense J. Beaujeu, *art. cit.*, p. 218, mais la limite de la zone torride, qui est aussi celle du monde habité : c'est que nous sommes sortis du cadre de la sphère pour penser le ciel par rapport à la seule terre habitée.

37. L'équateur était-il habitable? Pour Sénèque et Lucain, contrairement à l'opinion couramment admise, il y avait de la vie au Sud du tropique du Cancer ; les tropiques ne sont donc pas nécessairement la limite absolue de la zone habitée ; J. Beaujeu, *art. cit.*, p. 214 ; P. Pédech, *Polybe*, Paris, 1974, p. 56 sq.

c'est-à-dire avec le parallèle unissant, depuis les travaux de Dicéarque, Gadès à Issus, et prolongé selon Ératosthène par la ligne du Taurus. En ce sens, c'est moins la localisation de Rome qui apparaît erronée que le déplacement de la ligne médiane du ciel à l'aplomb de l'équateur de l'œcumène.

On peut avancer de nombreux parallèles à ce type de représentations, à commencer par le *repositorium* présenté au festin de Trimalcion[38], où l'on pouvait voir, au centre du Zodiaque, figure de limitation traditionnelle des représentations planes du ciel, une motte de gazon figurant l'œcumène. On retrouve ainsi, à la même époque et dans un contexte spirituel marqué par les préoccupations cosmologiques, eschatologiques et astrologiques si caractéristiques du néronisme, la même réduction du ciel aux dimensions de l'œcumène. Un deuxième passage de la *Pharsale* semble développer ce type de représentation et n'a pas manqué de poser de sérieux problèmes aux traducteurs et aux commentateurs désireux de la faire coïncider avec la sphéropée grecque : on peut en effet lire, aux vers 363 et 364 du livre VII cette formule étrange :

Quicquid signiferi comprensum limite cæli
sub Noton et Borean hominum sumus arma mouemus

que nous traduirons « tout ce que nous sommes d'hommes contenus dans les limites de la partie du ciel qui porte les signes, sous le souffle de Notus comme de Borée, nous prenons les armes ». On a généralement tenté de traduire *signifer* par « porteur de constellations » et *limes* par « horizon » ; c'est un non-sens : l'horizon de Rhodes, par exemple, couvre tout l'hémisphère austral jusqu'au cercle arctique ; quant au ciel des fixes, il est toujours constellé, et l'on ne voit guère l'intérêt de prêter à Lucain une tautologie dont il n'est pas l'auteur, quand il est si simple de garder leur sens aux mots : l'œcumène, limitée au Nord et au Sud par les zones inhabitables, est ceinte du Zodiaque... A preuve, le passage de Pétrone.

Le parallèle le plus frappant avec le texte de Lucain nous est probablement fourni par le *Tétrabyble* de Claude Ptolémée ; son exemplarité est due à la fois à la clarté de la vision proposée et à son caractère surprenant de la part d'un astronome et d'un géographe dont la réputation dans l'une et l'autre discipline n'est plus à faire. Aussi bien ne sera-ce pas faire injure aux connaissances de Sénèque et de Lucain que de reconnaître qu'à l'instar d'un savant de l'importance de Ptolémée, le fait de quitter une perspective étroitement géographique ou

38. Pétrone, *Sat.* 35 : *Rotundum enim repositorium duodecim habebat signa in orbe deposita (...) In medio autem cæspes cum herbis excisus fauum sustinebat.* L'Euripe mentionné en 36, alimenté par quatre Marsyas et où nagent des poissons évoque l'Océan extérieur. Nombreux points de comparaison dans K. LEHMANN, *The Dome of Heaven*, dans *Art Bulletin*, 27, 1945, p. 1 sq.

astronomique les a conduits à abandonner du même coup les modèles de représentation propres à l'une et à l'autre de ces sciences.

Dans le passage du *Tétrabyble* qui nous intéresse (II.3.59), le savant alexandrin se préoccupait uniquement d'astrologie et plus précisément d'apotélesmatique universelle[39] ; c'est dans cette optique qu'il nous a proposé une vision du monde qui a fort préoccupé les savants modernes, du fait de son originalité au regard des représentations imposées par la *Géographie*[40] : son problème est en effet de parvenir à dresser l'horoscope non des individus, mais de parties entières de la terre habitée ; pour ce faire, et excluant ainsi de l'horoscope les possibles habitants d'une antoïkoumène, il entreprend de faire coïncider totalement la carte des trigones et la carte de l'œcumène ; alors qu'il sait pertinemment que les proportions de la terre habitée sont telles que nous les avons définies plus haut[41], et que celle-ci n'est donc pas carrée, il inscrit dans un carré l'étendue du monde connu divisée régulièrement par les deux médiatices des côtés, formant ainsi quatre nouveaux carrés correspondant aux quatre trigones et eux-mêmes divisés en deux par une diagonale : l'axe Est-Ouest est schématisé par la ligne Gadès-Issus-Taurus[42], l'axe Nord-Sud par une ligne joignant le *sinus Arabicus* (mer Rouge actuelle) au *Palus Mæotis* (mer d'Azov). Ptolémée n'hésitait donc pas à tricher avec la carte du monde pour la faire coïncider aussi étroitement que possible avec celle des aspects du Zodiaque, au point que Bouché-Leclercq n'hésitait pas à qualifier son système de « science frelatée par l'astrologie » (fig. 1).

Ce faisant, malgré ses dénégations, Ptolémée ne s'écartait que partiellement de pratiques habituelles chez les théoriciens de l'astronomie, qui ne semblent pas avoir fait preuve de scrupules particuliers à déformer la carte de la terre ou à faire usage de visions schématiques et obsolètes de celle-ci pour faire coïncider non pas les aspects des trigones, mais la carte du ciel et la mappemonde, conçues comme deux objets figés, contre les certitudes les mieux établies de l'astronomie et de la géographie, de façon à parvenir à des données opératoires pour l'astrologie[43]. Les exigences d'une science ou d'une démons-

39. Bouché-Leclercq, *Astrologie Grecque*, Paris, 1899, p. 328 sq.

40. R. Uhden, *Das Erdbild in der Tetrabyblos des Ptolemaïos*, dans *Philologus*, 88 (1933), p. 302-325 ; F. Boll, *Studien über Claudius Ptolemäeus* (*Jb. Kl. Phil., Suppl.* XXI, 1894, p. 194 sq.) ; K. Trüdingen, *Studien zur Geschichte des griechisch-römischen Etnographie*, Bâle, 1918, p. 81 sq. ; P. Schnabel, *Die Entstehungsgeschichte des kartographischen Erdbildes des Claudios Ptolemaios* (*Sitzungsberichte Preussische Akademie der Wissenschaften. Philosophische-historische Klasse*, 1930, p. 221) se sont tous posé le problème de cette représentation et y ont apporté des réponses variées.

41. Moins de la moitié de l'hémisphère Nord, et plus large que longue.

42. Cette ligne est le « diaphragme » de Dicéarque, qui, essentiel chez Ératosthène et Strabon, cesse d'être utilisé comme élément organisateur du paysage chez Ptolémée.

43. On note en particulier les nombreuses déformations relatives à la carte des zones célestes

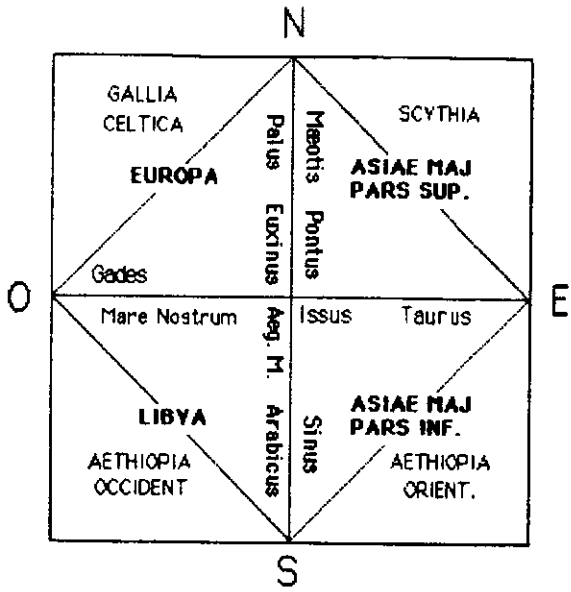


Fig. 1. — La mappemonde du *Tétrabyble* de Ptolémée.

tration s'accommodaient donc fort bien du mépris dans lequel elles tenaient les autres secteurs de la connaissance.

On retrouvait de la sorte chez Ptolémée, comme chez la plupart des astrologues, les deux axes Gadès-Issus et Tanaïs-Nil qui organisent schématiquement le monde dans un grand nombre de mappemondes dites de type « T-O » et chez Lucain lui-même (IX, 411 sq.)[44]. Ces visions cosmographiques évoquent des représentations de la terre assez archaïques que de nombreux commentateurs écartent[45], mais qui semblent restées bien vivantes dans la conscience artistique, astrologique et philosophique. Une œuvre d'art imaginaire décrite par

et des climats (Bouché-Leclercq, *op. cit.*, p. 334 sq.) La superposition des cartes de la terre habitée et du Zodiaque n'était de toute façon acceptable qu'à titre conventionnel, aucune région de la terre habitée au Nord du Tropique du Cancer n'étant située sous le Zodiaque. Elle n'en est pas moins attestée dès les premières cartes de la Babylonie, où l'on voit apparaître la même coïncidence des deux cartes, comme si la terre se reflétait dans le ciel au centre du Zodiaque, et la même position centrale de la capitale (cf. E. Unger, *Ancient Babylonian Maps and Plans*, dans *Antiquity*, 9 [1935], 314 sq.), et on la retrouve sans doute en Égypte (Bouché-Leclercq, *op. cit.*, p. 334 et n. 2). Sur ces déformations et leur fréquence chez les astrologues, cf. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, p. 331, 345 sq.

44. Cf. *infr.*, p. 187 sq. et fig. 3.

45. J. Soubiran, par exemple, dans son commentaire à Vitruve IX.1.3 (Paris, C. U. F., 1969), p. 83, n. 22, voit dans l'association de la mer et de la terre au centre du système du monde une allusion aux quatre éléments constitutifs de la nature, et cite à l'appui de sa thèse de nombreux textes dont beaucoup nous semblent présenter des traces plus ou moins diffuses de cette ancienne cosmographie ; pourtant, l'opposition de deux hémisphères l'un supérieur, l'autre tout entier sur la terre, même si elle ne suffit pas à affirmer l'usage d'une représentation archaïsante de l'univers, montre à quel point Vitruve, tout comme les autres auteurs cités par J. Soubiran, ne cesse pas de décrire des réalités nouvelles avec le vocabulaire de l'ancienne cosmographie, et assure ainsi la survie des représentations anciennes.

Valérius Flaccus[46], l'illustre à notre sens assez bien ; ce relief représentait Atlas au centre, les genoux baignés par l'Océan, occupé à supporter la voûte céleste que parcourait le soleil en son milieu. On ne s'étendra pas sur l'aspect d'une telle statue ni sur sa réalité ; mais on voit que l'Océan, qui de toutes parts touche au ciel et borne la terre habitée est aussi le lieu de lever et de coucher des astres[47] et apparaît comme une image de l'horizon ; cette cosmologie évoque à s'y méprendre celle d'Homère telle que la décrivait à l'époque du Grand Pompée le grec Géminos, qui reprochait au fondateur de l'épopée et aux anciens poètes de s'imaginer « la terre comme une surface plate, qui s'étend jusqu'au ciel : l'Océan est disposé tout autour, en cercle, jouant le rôle d'horizon ; c'est de l'Océan que se font les levants, dans l'Océan que se font les couchants »[48].

La pérennité d'un système fondé sur l'autorité d'Homère était assurée par la place du poète dans le système éducatif, et l'on en retrouve d'assez nombreuses traces chez Lucain et chez nombre d'autres auteurs, pour l'essentiel stoïciens et très attachés à la cosmologie, comme Sénèque, Germanicus ou Aviénus[49].

Un terme très important dans le cadre de notre recherche est l'adjectif *serenus* qui caractérise le séjour d'éternité de Néron :

> *(...) librati pondera cæli,*
> *orbe tene medio. Pars ætheris illa sereni*
> *tota uacet, nullæque obstent a Cæsare nubes* (v. 57 sq.).

Il est pourtant généralement passé inaperçu, la proximité de la référence aux nuages, qui ne devaient pas cacher l'astre néronien aux regards, ayant fait considérer l'adjectif en question comme une allusion au ciel bleu qui est le résultat logique de l'absence de nuages et à l'éternel printemps qui ne manquerait pas d'accompagner l'apothéose de Néron ; cette interprétation ne va pas sans poser de problèmes ; n'était son caractère hautement redondant, on serait de toutes les façons conduit à remettre ce sens en question, car on ne voit

46. *Argon* V.415 sq. : *(...) Stat ferreus Atlans / Oceano, genibusque tumens infringitur unda : / at medii per terga senis rapit ipse nitentes / altus equos curuoque diem subtexit Olympo* ; commentaire de cette description de statue dans J.-M. Croisille, *Poésie et art figuré de Néron aux Flaviens* (*Latomus*, 179), Bruxelles, 1982, p. 317 sq.

47. Virg., *Aen.* I.475 ; II.250 ; IV.29 ; VIII.589 sq. ; XI.1, etc... ; Agatharchide, *Mar. Erythr.* 3 = *Geogr. Græ. Min.*, I, p. 112, pensait très sérieusement que le *mare Rubrum* avait réellement une couleur rouge qu'il justifiait par référence à la couleur du soleil à son lever ; il était normal que l'astre du jour, se levant dans cette mer, lui donnât la couleur qu'il possédait à son lever ; Amm. Marc., XXII.8.10, situe le lever dans l'océan Oriental ; cf. sur ce point, Stace, *Theb.*, I.156 sq. et *supra*, n. 34.

48. *Isag.* XVI.28 ; trad. G. Aujac.

49. Sur la pérennité et l'importance de la cosmologie homérique dans l'empire, cf. R. Dion, *La géographie homérique inspiratrice de grands desseins impériaux*, dans le *Bull. Assoc. G. Budé, Supplt. Lettres d'humanité*, 32, 1973, p. 463-485 ; sur le stoïcisme, cf. Soubiran, *Aviénus, Aratea*, Paris, C. U. F., 1981, p. 43 sq.

pas en quoi cet adjectif contribuerait à localiser le séjour d'éternité de Néron, ce qui doit être le cas puisqu'aussi bien il caractérise *pars illa*, une partie bien déterminée dans laquelle Néron doit prendre place, et qui, pour le scoliaste, était « la partie du ciel où il fait toujours beau »[50].

Surtout, on remarque une fois encore la présence du même terme dans le même contexte au sein du passage de l'*Hercule sur l'Oeta* de Sénèque :

loca quæ sereni / deprimes cæli (1570-1571).

Un rapide tour d'horizon des emplois de l'adjectif *serenus* appliqué au ciel montre qu'il désigne la partie du ciel qu'habitent les dieux[51] ; ce point vient évidemment confirmer notre réticence à admettre le catastérisme de Néron, au profit de son admission parmi les Olympiens.

On constate surtout que cette partie est considérée comme la partie « haute » du ciel, celle qui est située au-dessus de la terre habitée, dans un système d'opposition du haut et du bas théoriquement inadéquat dans le cadre d'une sphère, corps par essence dépourvu de toute espèce d'orientation, sauf lorsque l'on suppose la sphère séparée en deux parties égales par l'ensemble horizontal constitué de la terre et de l'Océan pris comme point de référence. C'est précisément la représentation qui se dégage d'Ovide[52], pour qui le ciel *serenus* est la partie du ciel qui se trouve au-dessus de la terre habitée.

Mais c'est peut-être dans la tradition latine des *Phénomènes* d'Aratos, stoïcienne s'il en est, que cette représentation apparaît avec la plus grande netteté, et tout particulièrement chez Germanicus, pour qui la moitié du ciel reste en permanence sous les ondes l'Océan, dans les ténèbres éternelles[53], et qui pratique une opposition systématique entre l'hémisphère boréal, haut et lumineux, et l'hémisphère austral, bas et obscur :

Sidera qua mundi pars celsior æthere uoluit
quæque uident Borean, uentis adsueta serenis,
diximus. Hinc alius decliuis ducitur ordo,
sentit et inanos obscuris flatibus austros (v. 324 sq.).

Cette opposition nous renvoie à plusieurs thèmes bien connus ; comment ne pas penser à Virgile, qui situe, sous la terre habitée et l'Océan, le monde des ténèbres éternelles et les Enfers (*Aen.* I.243),

50. *Adn. sup. Lucan., ad loc.*
51. Hor., *Sat.*, II.4.51.
52. *Met.* I.168 ; II.231 ; *Fast.* IV.6 ; *Pont.* II.1.27.
53. 494 sq. : *huius tres cæli partes adsurgere cernes, / quinque latent undis et longa in nocte feruntur* ; cf. aussi *id.* 21 sq. ; 43 sq. ; 63 sq. ; 286 sq. ; 324 sq. ; 522 sq. ; etc...

conformément à une vision du monde dont F. Cumont a bien montré la diffusion[54]?

Il semble ainsi que l'on puisse parvenir à la figure suivante (fig. 2) :

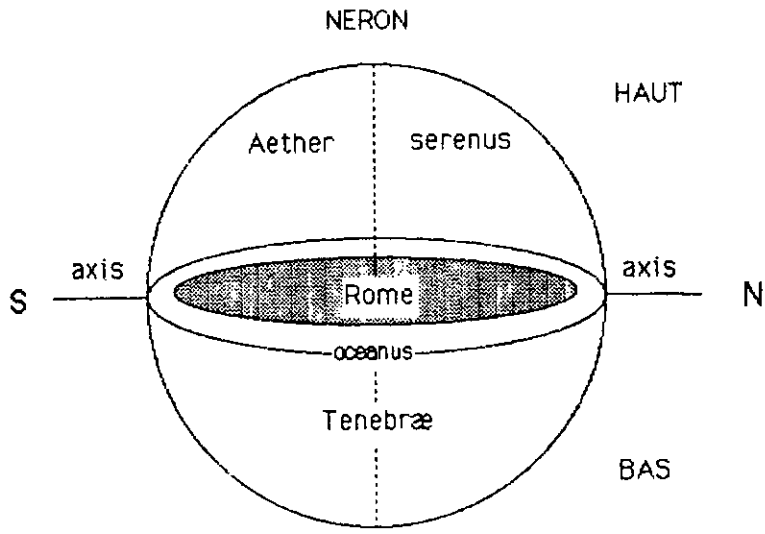


Fig. 2. — Le système cosmologique de Lucain.

Pour surprenante qu'elle puisse paraître au regard du schéma que nous tirons ordinairement de la science grecque, cette figure se justifie en ce que le ciel n'est pas considéré pour lui-même, mais seulement à partir de la terre habitée, qui se voit en quelque sorte projetée sur le ciel, car c'est au bout du compte du sort de la terre habitée — qui seule intéresse Lucain, comme Ptolémée dans le *Tétrabyble* —, qu'il est question dans le texte qui a retenu notre attention ; de fait, force est de reconnaître que les conceptions cosmologiques que nous venons de souligner nous renvoient aux conceptions de la terre qui sous-tendaient l'expédition d'Alexandre[55] et qui ne cessaient pas de se manifester au premier siècle de notre ère et bien au-delà, puisqu'aussi bien, nous trouvons à plusieurs reprises, dans la première suasoire de Sénèque le rhéteur, consacrée au débat d'Alexandre sur une éventuelle navigation océanique au large de l'Inde, l'idée selon laquelle l'Océan touche au *cælum* et sépare le monde lumineux d'en haut du monde inférieur (et infernal?) des ténèbres.

54. F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains* (*B. A. H.*, 35), Paris, 1942, p. 37 sq. et fig. 2 et 3.

55. P. Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre* : I. *Les origines politiques*, Nancy, 1978, p. 149-165 : à partir de la Bactriane on plonge dans les ténèbres éternelles.

* * *

Il nous reste donc à saisir quelle pouvait être l'architecture de la terre habitée aux yeux de Lucain, puisque la seule indication précise regardant la localisation céleste de Néron nous est fournie par rapport à Rome, au zénith de laquelle devait prendre place le nouveau dieu.

Le témoignage de Rutilius Namatianus, tardif il est vrai, mais tout pétri de littérature classique, attribue précisément au ciel situé à l'aplomb de Rome le caractère serein et lumineux propre au séjour d'éternité de Néron[56]. Mais où situer Rome?

On a vu que l'on s'accordait généralement, pour des raisons qui tiennent à l'équilibre de la sphère et sont explicitement formulées par Lucain, à situer Néron sur l'équateur céleste, puisque, pour ne pas briser l'axe de l'univers et conduire ainsi le monde au chaos, il doit se tenir à mi-chemin des deux pôles — en réalité entre tropique et zone polaire. Le passage à la cosmographie que nous pensons trouver à la source de Lucain ne modifie pas sensiblement cette position sur l'axe médian du ciel ; il limite seulement l'erreur relative à la latitude de Rome, puisque celle-ci n'est plus supposée se confondre avec l'équateur terrestre (0°), mais avec l'équateur de la seule terre habitée, c'est-à-dire avec le parallèle unissant Gadès à Issus ; ce parallèle, qui est celui de Rhodes, observatoire de référence des géographes grecs, est en valeur approchée à la latitude 36°. Il n'élimine toutefois pas une erreur de 6°, Rome étant située, toujours en valeur approchée à 42° de latitude Nord ; or, la latitude de Rome, « ville observatoire », était connue, puisque son calcul avait été indispensable à la réalisation de l'analemme de l'*horologium Augusti* et que Pline l'Ancien (VI, 217) situait la capitale de l'empire, avec une assez grande exactitude, dans le 6e parallèle, soit trois parallèles au Nord du parallèle traditionnellement admis comme équateur de l'œcumène, pour un jour solstitial d'une durée supérieure d'1,1/9e heure équinoxiale à celle du jour solstitial du parallèle de Gadès.

Un tour d'horizon des mappemondes médiévales les plus proches d'originaux antiques montre que la position de Rome sur l'équateur de la carte est à peu près systématique, même lorsque Jérusalem ou Constantinople en occupent le centre[57], et l'on considère d'ordinaire, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il faut y voir le vestige, figé dans les transformations subies au cours des nombreuses étapes de la trans-

56. *Red. suo*, 197 sq. : *sed cæli plaga candidior, tractusque serenus / signat septenis culmina clara iugis.*

57. *Brit. Mus.*, *ms. Cotton. Tib.* B. V fol. 58 v° (repr. K. Miller, *Mappæ Mundi*, III, Stuttgart, 1895), XIe siècle ; *Brit. Mus. Add.*, *ms.* 28681 fol. 9 (repr. *ibid.*, pl. III), XIIIe siècle ; *ms. Vat. Lat.* 6018, 64 v°-65 (repr. M. Destombes, éd. : *Mappemondes A. D. 1200-1500 (Imago Mundi, Suppl. 4)*, Amsterdam, 1964, sect. I.7 et pl. XIX), VIIIe siècle, etc...

mission de ces documents, d'une position centrale de Rome en usage dans les cartes romaines, et perdue avec la domination politique et religieuse du monde, d'abord au profit de Constantinople, puis de Jérusalem.

Cette position centrale s'accorde du reste bien avec les conditions de physique dynamique qui chez Lucain nous aident à reconstituer la localisation du séjour divin de Néron : nous avons en effet déjà signalé l'originalité au regard de la sphère en mouvement de l'immobilité géostationnaire de Néron au-dessus de la capitale de l'empire. Cette immobilité même, qui semble également caractéristique de l'apothéose d'Hercule chez Sénèque et du système de certains astrologues et situe dans un rapport de coïncidence absolue un lieu céleste et un lieu terrestre, impose, pour conserver l'équilibre de la sphère, de placer Néron non sur la ligne d'une orbite, mais sur un point, déterminé par l'intersection de deux cercles sécants à angle droit[58]. Ce point ne saurait être que le centre du ciel, les charges se trouvant ainsi également réparties, comme dans le cas d'une coupole. Ce point fixe s'accorde sans difficulté aucune avec l'expression *medius orbis* comprise comme « le centre de l'univers ». Plusieurs traducteurs ont déjà envisagé cette traduction[59], qui donne à *orbis* son sens général de « ciel »[60], voire celui, également bien attesté, « d'univers »[61] et l'expression *medius orbis* a plusieurs parallèles dans le sens que nous entendons lui donner ici[62]. Tout concourt donc à nous inviter à placer le séjour de Néron au faîte du ciel, dans l'*oculus* de la voûte qui sied à l'œil du monde qu'est le soleil *Kosmokrator*[63].

Une telle disposition suppose la position centrale de Rome dans l'œcumène ; or, au mépris de toute vérité géographique, et au mépris même de latitudes connues des Romains, ou de quelques Romains, cette position semble avoir été conventionnellement adoptée dans un certain type de cartes romaines. L'idée que les cartes romaines, ou du moins un certain nombre d'entre elles, représentaient Rome au centre du monde est assez couramment admise pour ne pas être dé-

58. Ceci s'accorde du reste fort bien de ce que nous savons de l'axe universel, orienté Nord-Sud, et de l'axe solaire, orienté Est-Ouest au centre de la mappemonde, cf. *supra*, n. 34.

59. Le Bonniec-Wuilleumier, coll. Érasme, Paris, 1962, p. 25 ; J. Brisset, *Les idées politiques de Lucain*, Paris, 1964, p. 196 : « il devra se placer dans la partie centrale du ciel » ; J. Beaujeu, *L'astronomie de Lucain*, *art. cit.*, p. 218 traduit « au milieu de la voûte ».

60. Cf. Virg., *Aen.* VIII.97 ; 137 ; Manil. I.147 sq. ; Cic., *Rep.* VI.17 ; etc...

61. Hor., *Carm.* III.3.7 ; Ov., *Met.* I.6 ; 12 ; 39.

62. Cf., par exemple, Calpurnius Siculus, I, 74 sq. : *exsultet quæcumque Notum gens ima iacentem / erectumue colit Boream, quæcumque uel ortu / uel patet occasu medioue sub æthere feruit* ; l'expression *medioue sub æthere* s'oppose aux quatre parties extérieures de la terre et désigne donc son centre par référence à celui du ciel ; on retrouve ici la même fixité relative, la même superposition des lieux terrestres et des lieux célestes que chez Lucain ; chez Virgile, *Aen.* VIII.97, l'expression *medius orbis* désigne l'emplacement du soleil à son zénith.

63. Pour cette interprétation de l'*oculus* du Panthéon d'Hadrien, cf. H. Stierlin, *Hadrien et l'Architecture romaine*, Fribourg, 1984, p. 106.

battue ici. On a même pu prétendre que la carte attribuée à M. Agrippa présentait une telle disposition. Il ne semble pas dans tous les cas que le scoliaste ait eu le moindre doute quant à la nature de la représentation de la terre sous-jacente à la description de l'apothéose de Néron, lui qui commente ainsi l'expression *medio orbe : ut de proximo ciuibus feras auxilium et urbi* [64] ; cette formulation semble donc avoir suffi à suggérer au commentateur le nom de Rome, située sur terre, comme Néron dans le ciel, *medio orbe*.

La position centrale de la capitale s'inscrit en effet tout naturellement dans le cadre d'un certain type de mappemondes circulaires. Peu importe à cet égard de savoir si la forme circulaire était ou non dominante et si la conviction de la rotondité de la terre habitée l'emportait ou non au Haut-Empire ; cette forme est en effet une commodité plus qu'une conviction [65] et se justifie une fois encore par référence à l'horizon. Aristote lui-même, adversaire s'il en était des mappemondes circulaires avait recours à cette forme lorsqu'il dressait des cartes schématiques limitées par le cercle théorique de l'horizon, lequel permettait de faire l'économie du tracé détaillé des côtes de l'Océan, qui restaient pour l'essentiel inconnues et étaient, dans les cas où le philosophe utilisait le cercle pour limiter l'image de la terre, sans plus d'objet pour son argumentation que les dimensions de la terre [66]. Il n'en allait pas autrement dans le cas de mappemondes schématiques destinées à reproduire de façon claire, résolument simplificatrice et conventionnelle, non l'image des terres habitées, mais la répartition des masses continentales. Or, l'horizon se définit toujours par rapport à un centre sans lequel il ne saurait avoir d'existence, à savoir le point d'observation réel ou supposé : Delphes dans la carte ionienne, Rhodes pour les cartes hellénistiques, Rome pour les cartes romaines, puis Constantinople ou Jérusalem.

Nous en trouvons précisément un exemple dans les mappemondes que portent de nombreux manuscrits au regard des vers 411 et suivants du livre IX de la *Pharsale* ; ces mappemondes sont toutes du type dit T-O, car elles semblent, comme on le verra, inscrire un T dans un O, formant ainsi les initiales du mot *Orbis Terrarum*, et s'appa-

64. *Suppl. Adn. sup. Luc., ad loc.*, mss. DV ; le *ms.* a traduit pour sa part *orbe* par *sede*.

65. Géminos, *Isag.*, XVI.3, dans sa critique des cartes circulaires, au 1er siècle avant J.-C., ce qui nous prouve que de telles cartes continuaient à circuler à l'époque de Pompée, comme plus tard à celle de Plutarque, ne prohibe pas leur fabrication : il rappelle seulement que l'on ne doit pas perdre de vue qu'elles ne reproduisent pas la forme réelle de la terre ni l'échelle de ses parties.

66. *Météor.* II.VI, 363 a « pour plus de clarté, nous avons dessiné le cercle de l'horizon ; c'est ce qui explique que notre figure soit ronde ; il nous faut imaginer la partie de la terre que nous habitons ; de fait, l'autre partie habitée de la terre pourrait être représentée de la même façon ». Le cercle apparaît de la même façon comme figure de limitation conventionnelle de la division dans les illustrations qui accompagnent l'œuvre des *Gromatici* (n° 76 : P, 82 v ; A, 117 ; n° 75 : A.116 ; A.117 ; n° 67 : A.119). Dans tous ces cas, le centre de la figure est constitué de l'intersection du *Kardo* et du *Decumanus*, point de référence de toute la centuriation.

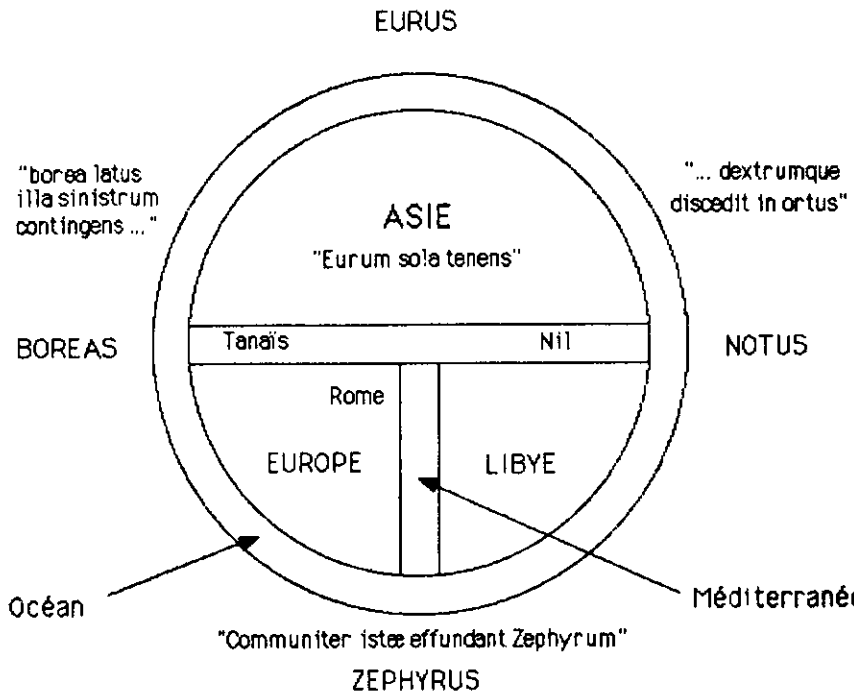


Fig. 3. — La carte T-O d'après Lucain, IX, 411 sq.

rentent largement à la représentation du monde que nous avons cru devoir déceler dans le *Tétrabyble* de Ptolémée. Le schéma que nous reproduisons (fig. 3) n'est pas la stricte copie d'une carte particulière, l'importance de la nomenclature et la dimension de ces documents étant extrêmement variables d'un manuscrit à l'autre ; il tente seulement de retenir, parmi les éléments utiles à notre analyse, ceux qui semblent communs à l'essentiel du Corpus à notre disposition. Ce Corpus, quoique à cette heure incomplet, n'en groupe pas moins quatorze mappemondes antérieures à l'an 1200, dix-neuf autres du XIII^e^ siècle, deux du XIV^e^ et huit du XV^e^ siècle [67], soit un total de quarante-trois cartes répertoriées à ce jour.

Attribuer l'origine de cette carte à Lucain serait sans aucun doute excessif ; force est toutefois de constater que son ancienneté est reconnue [68], et que la représentation qu'elle propose commente très

67. M. Destombes, éd. : *Mappemondes A. D. 1200-1500 (Imago Mundi, Suppl. 4)*, Amsterdam, 1964, p. 39 sq. ; 74 sq.

68. Endt, *Isidorus und die Lucanscholien*, dans les *Wiener Studien*, 30 (1909), p. 294-307 ; J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne Wisigothique*, Paris, 1959, p. 339-450, *passim* ; il apparaît clairement que l'ensemble des scolies et de la carte est largement antérieur à Isidore de Séville ; les signes de christianisation n'apparaissant guère sur les documents antérieurs au XIII^e^ siècle, on est en droit de supposer que l'archétype de ces documents est antérieur à la conversion de Constantin ; des cartes du même type figurent également sur les

précisément le passage au regard duquel elle se trouve, mêlée à un grand nombre de gloses, qu'elle entend visiblement compléter[69] :

Tertia pars rerum Libye, si credere famæ
cuncta uelis; at si uentos cælumque sequaris,
pars erit Europæ. Nec enim plus litora Nili
quam Scythicus Tanaïs primis a Gadibus absunt,
unde Europa fugit Libyen et litora flexu
Oceano fecere locum; sed maior in unam
orbis abit Asiam. Nam cum communiter istæ
effundant Zephyrum, Boreæ latus illa sinistrum
contingens dextrumque Noti discedit in ortus,
Eurum sola tenens.

Le nombre de points communs qui unissent cette carte au texte de Lucain est assez considérable, aussi avons-nous tenté sur notre figure d'illustrer cette similitude en citant Lucain en marge. De fait, nous remarquons que dans le texte, comme dans la carte, l'Afrique porte le nom de Libye, assez rare au Haut-Empire, que le Tanaïs et le Nil sont symétriques par rapport à un axe issu de Gadès, que l'Asie occupe la moitié de la terre habitée, Europe et Afrique occupant réunies une superficie égale à celle de la seule Asie, que la Méditerranée semble tenue pour une superficie négligeable, comparable pour son importance géographique au Tanaïs et au Nil — ce qui est du reste logique dans une perspective qui ne s'intéresse qu'aux limites des continents, non à leur superficie —, que la rose des vents est la même dans les deux cas, et enfin, et surtout, que les indications d'orientation (*latus sinistrum... dextrumque...*) suggèrent que l'orientation de la description de Lucain est strictement la même que celle des mappemondes qui illustrent les manuscrits de ses œuvres : l'Est en haut. Si celles-ci sont peut-être le fait d'illustrations poussées jusqu'à la bêtise qui, aux dires de Suétone[70], ont très tôt encombré les éditions de la *Pharsale*, il ne semble pas moins vraisemblable que Lucain lui-même, quelles que fussent par ailleurs ses connaissances, s'est inspiré d'une carte comparable à celles-ci et que cette vision conventionnelle de la répartition des continents, dont nous retrouvons la trace jusque chez Ptolémée, était si couramment diffusée que les scoliastes n'eurent aucune difficulté à en restituer le modèle en regard du passage concerné.

manuscrits de Salluste, pour illustrer un propos semblable, en marge de *Iug.* XVII.3, et l'on y rencontre fréquemment Rome au centre ; cf. K. MILLER, *Mappæ Mundi*, III : *die kleineren Welkarten*, Stuttgart, 1895, p. 110-115. F. REVELLI, *Figurazioni cartografiche dell'età imperiale in un codice ambrosiano di Solino del primo '300*, dans la *Raccolta di Studi in onore di F. Ramorino* (*Pubbl. Univ. Catt. S. Cuore*, Ser. IV.7), Milan, 1927, p. 616 sq. a montré que l'origine des cartes T-O remonte au Haut-Empire.

69. Cf. M. DESTOMBES, *loc. cit.*

70. *Vita Lucani* : *Pœmata eius etiam prælegi memini; confici uero ac uenalia proponi, non tantum operose et diligenter, sed inepte quoque.*

Or dans ces cartes, le centre du cercle parfait qui limite l'œcumène et dont la perfection l'identifie à l'horizon, n'est autre que Rome, capitale de l'empire et maîtresse du monde.

Cette vision de la terre habitée justifie certainement, dans le prologue de la *Pharsale*, la position de Néron au centre du ciel et au zénith de Rome, centre de la terre habitée, pour peu que l'on réduise le ciel lumineux à une coupole fixe située au-dessus de l'œcumène circulaire. Quoiqu'elle s'éloigne des modèles de la « science grecque », elle reflète moins à nos yeux l'ignorance du poète que l'existence de représentations de nature variée susceptibles de rendre compte simultanément de façon différente d'un même objet, selon des points de vue et des conventions différentes.

Lucain semble donc se faire l'écho moins de la science grecque que de documents, de convictions et de centres d'intérêts propres au Haut-Empire romain.

* * *

Il se trouve en effet que la position centrale que nous croyons en mesure d'assigner à Néron en nous fondant sur le témoignage de Lucain est précisément celle que de nombreux documents iconographiques et littéraires assignent au Pantokrator, au Kosmokrator ou à l'âme du monde. Cette position convenait tout particulièrement à celui que les tribus alexandrines désignaient comme « le bon génie de l'œcumène ». Nous sommes donc invités à rechercher à l'époque même de Néron des témoignages susceptibles d'évoquer la vision de l'apothéose de Néron que nous croyons pouvoir tirer du premier livre de la *Pharsale*.

Quel événement mieux que le couronnement de Tiridate pouvait illustrer et mettre en scène les prétentions de Néron à l'empire de l'univers? La manifestation publique de la victoire, plus fictive que réelle, de Néron sur les Arsacides et sur l'Orient, que Lucain n'eut pas l'heur de connaître, faisait du dernier prince julio-claudien l'émule d'Alexandre le Grand, modèle du *Kosmokrator*; il ne sera donc pas étonnant de trouver dans ce que l'on a pu considérer comme le « couronnement du règne » l'aveu de prétentions anciennes. On pourrait détailler à l'envi mille et un détails qui nous confirmeraient dans l'idée d'une épiphanie de Néron-*Pantokrator*. Un seul retiendra notre attention : on sait que le théâtre de Pompée a été l'un des points-clés de la célébration de l'événement. Le choix n'était pas innocent : après Magnus, un autre vainqueur de l'Orient choisissait pour illustrer sa victoire le monument érigé par son illustre devancier pour être comme l'image du monde soumis dans sa totalité à Rome par ses œuvres.

Mais le texte de l'*Epitomè* de Dion Cassius (LXIII, 6, 2) nous montre quelles transformations avait subies le bâtiment, tout couvert d'or, métal symbole de l'Age d'or, certes, mais aussi et surtout matière et couleur héliaque par excellence, et couvert d'un vélum, dont l'historien nous rappelle à propos qu'il était destiné à protéger les spectateurs du soleil ; c'est dire que ce vélum oblitérait l'ancien soleil : c'est qu'en son milieu, un nouveau soleil était né, en la personne de Néron que l'on pouvait voir dans son char, au centre du ciel constellé. Ne s'agit-il pas là comme de l'écho précis du prologue de la *Pharsale*, scellant la mort des anciens dieux pour offrir à Néron de prendre leur place vide et destinée à le demeurer, sous la bienveillante domination d'un dieu souverain unique et central, œil et âme du monde[71] ?

Cette disposition nous semble en parfait accord avec la théorie de la monarchie solaire exprimée par Sénèque dans le *De Clementia*, au sein de laquelle P. GRIMAL a bien mis en valeur l'immobilité du roi-soleil « comme cloué au faîte de la voûte céleste »[72].

Le poids du stoïcisme dans cette cosmographie et dans l'identification héliaque ne sont pas à négliger, et nous avons vu à quel point la tradition, stoïcienne s'il en est, des *Aratea*[73] contribuait à entretenir la vision cosmographique qui sert de cadre à l'apothéose de Néron.

P. GRIMAL a encore montré qu'à côté de ces indubitables origines stoïciennes, le poids de la théocratie solaire égyptienne était considérable dans le néronisme naissant tel qu'il s'exprime sous la plume de Sénèque, et nul n'est besoin de revenir sur des points que nous considérerons comme acquis. Nous voudrions en revanche nous pencher sur un certain nombre de documents iconographiques souvent anciens qui nous semblent illustrer la façon dont ces théories philosophiques importées pouvaient s'inscrire sans difficulté, à mi-chemin de ce que P. GRIMAL désignait comme la théologie populaire et de ce qu'il nommait la théologie politique, dans une solide tradition italique et indo-européenne[74] susceptible de rendre le néronisme intelligible à un public qui n'a peut-être pas toujours été au fait de la doctrine stoïcienne et de la théocratie solaire égyptienne.

Quelles que soient en effet la date et la nature de ces documents, presque tous empruntés à l'iconographie, ceux-ci s'accordent largement avec le passage de Lucain : tous, patères, boucliers cosmiques

71. H. P. L'ORANGE, *Apotheosis in Ancient Portraiture*, Oslo, 1947, p. 61 sq. ; P. GRIMAL, *R. É. L.*, 1971, p. 205.

72. P. GRIMAL, *id.*, p. 216.

73. J.-P. MARTIN, *Les phénomènes d'Aratos*, in *L'astronomie dans l'Antiquité, Colloque, Toulouse, 21-23 oct. 1977*, Paris, 1979, p. 91 sq.

74. G. WIDENGREN, *The Sacral Kingship in Iran*, dans *La Regalità Sacra, 8° Congr. int. di storia delle religioni, Roma, Aprile 1955*, Leyde, 1959, p. 255.

et *imagines clypeatæ*, représentations de l'anneau zodiacal enserrant l'image d'une divinité, dieux et déesses assis sur le sommet de la sphère, ou décors de voûte symbolisant le Cosmos et si bien analysés par K. LEHMANN, s'accordent en effet à placer le maître du monde au centre de la voûte céleste hémisphérique ; les patères et les décors de voûte établissent du reste la même stricte correspondance entre l'hémisphère céleste en question et la terre habitée, et, à l'occasion entre l'empereur qui règne sur l'une et le *Pantokrator* qui règne sur l'autre[75]. Lorsque Lucain décrit l'apothéose de Néron, il se fonde sans doute sur la tradition philosophique et religieuse représentée par Sénèque, mais il est intelligible avant tout par référence à un corpus de représentations dont la pérennité, de la période étrusque au Moyen Age, atteste assez la diffusion, en sorte que, comme nous l'avions supposé, l'énigme apparente que soumet le poète à son lecteur porte en elle-même sa solution : la cosmographie, la localisation de Néron au centre de la voûte céleste, l'identité des divinités dont la place lui était proposée ne laissaient aucune hésitation quant à la nature de la divinisation de l'empereur, appelé à devenir, s'il ne l'était déjà, le *Kosmokrator*. En ce sens, la nature de cette divinisation et l'emplacement du séjour divin de Néron étaient deux problèmes indissociables. Quoi de plus néronien que ce mélange de traditions philosophiques et religieuses érudites et de traditions populaires?

On mesure ainsi à quel point il est dangereux de considérer *a priori* telle ou telle représentation du monde, et celles qu'a professées la science grecque en particulier, comme référence obligée de tel ou tel auteur. Nous voyons en effet qu'en marge de la sphéropée grecque se sont développées d'autres cosmographies. Souvent archaïques d'allure, elles ne traduisent pas nécessairement l'ignorance, mais les préoccupations religieuses qui purent produire la mosaïque cosmologique de Mérida ou le texte de Lucain. C'est que chaque représentation obéit à une convention propre à un point de vue particulier. Dans ces conditions, mille représentations différentes d'un même objet peuvent coexister sans contradiction pour peu que chacune ne soit que l'expression d'un point de vue particulier jeté sur cet objet.

En se référant à des représentations évidentes, parce qu'elles liaient un système cosmologique particulier aux représentations du *Kosmokrator*, Lucain pouvait, tout en observant une élémentaire prudence politique, suggérer sans la dire, mais sans ambiguïté, la nature inouïe de la divinité de Néron, et conserver ainsi toute l'intelligibilité de son message idéologique.

Nous voudrions enfin faire preuve de prudence à l'égard du carac-

75. K. LEHMANN, *The Dome of Heaven, art. cit.*, p. 1-25. L'ORANGE, *op. cit.*, 1953, p. 90-102.

tère héliaque de la divinisation de Néron ; en effet, l'iconographie accorde la place centrale non au soleil en lui-même, mais d'abord au *Kosmokrator*, et ne l'accorde au soleil que lorsque celui-ci, comme c'est le cas le plus fréquent, apparaît comme l'incarnation la plus évidente du *Kosmokrator* : n'est-ce pas là très précisément le sens même du passage de Lucain qui insiste nettement sur la probabilité d'une divinisation solaire, mais qui fait à Néron d'autres propositions qui ne changent rien fondamentalement au caractère de l'épiphanie du *Kosmokrator*? On retrouve ici le stoïcisme, qui se plaisait à reconnaître dans le soleil l'*anima mundi*, mais était également prêt à lui prêter d'autres visages. Néron-*Kosmokrator* allait être cette âme du monde aux multiples visages, fondant sur les dépouilles mortelles des anciens dieux l'empire d'une divinité unique : l'empereur-*pantokrator*.